

1977

## 4

## SAINT BOOLE ET BLANCO'MATT

Paru in : *La Folie*, Actes du colloque de Milan, 1976, 10/18, p.236-254 .  
 Paru en italien in *Vel*, 1977n°5, (Associazioni psicanalitiche e formazione degli psichanalisti) Marsilio editori (traduction de Marco Focchi), p.115-125.

Lascia star le lettere coronate perché sono somma verità.

**Léonard de Vinci**, *Cahiers d'Anatomie*,  
 IV, f° 10, r°. (cité par A. chastel.)

1°. Si le thème Logique et FOLIE est sur le chantier théorique et donc au centre de tant de débats c'est peut-être que la médiation du thème ne va pas de soi et que sa pratique, pour automatique qu'elle se veuille, reste soumise à la présence ou à l'absence du tour de main qui habilite le praticien.

Dans le champ psychanalytique cette « descente » du théorique au pratique semble bien rencontrer plus de difficultés que dans d'autres champs où l'étalage des contradictions entre praticiens n'est pas aussi voyant.

Qu'en est-il de la pratique du mathème dans la cure psychanalytique dite orthodoxe? C'est ce point que nous examinerons avec pour repère, en arrière- plan, la pratique du signifiant dans le groupe lacanien, savamment occultée ailleurs. C'est à un représentant de la pratique qui jouit du label de l'Association Psychanalytique Internationale que remprunterai quelque chose qui prend des allures de nouveauté et par plus d'un côté constitue une trouée dans des positions qui paraissaient immuables, ce quelque chose étant le mathème de la fonction développante, tel que nous le présente Matte Blanco dans son livre récemment paru en anglais sous le titre: *The Unconscious as Infinity Sets*<sup>1</sup>.

2°. Auteur en 1962 d'un article sur la « Communication non-verbale » Matte Blanco a depuis 1959 centré ses recherches sur l'incidence des relations dites symétriques dans l'inconscient, ceci en dehors de toute référence à la relation signifiant/signifié, pas plus qu'à celle de l'ouvre de Lacan, qui ne figure pas dans la bibliographie de cet ouvrage, conformément aux oukases de l'Association Psychanalytique Internationale.

Pour comprendre l'intérêt et la nouveauté de sa démarche il convient de repenser la notion de relation que Matte Blanco écrit S-R-S', ce qui se lit : quelque chose en relation avec quelque chose d'autre. Le point de départ de la réflexion de l'auteur tient dans la possibilité d'échanger les éléments unis par la relation R. Il constate en effet que la pensée inconsciente (et en particulier la pensée schizophrénique) comporte cette propriété et il essaie d'en rendre compte sur le plan de la logique. Il constate qu'il n'est possible d'accepter comme logiquement vraies des propositions telles que « le mercredi précède le mardi », ou que « le corps est une partie de la tête », qu'à la condition expresse d'admettre que les termes qui correspondent aux items S et S' sont des classes infinies. L'auteur se réfère en effet à une définition de l'ensemble infini qui, selon Dedekind, est tel qu'il est possible de mettre en correspondance biunivoque l'ensemble avec une de ses parties.

L'exemple classique étant l'opération diagonalisante qui permet de faire correspondre à chaque terme de la série des nombres réels son carré, la série simple et celle des carrés étant toutes deux infinies. Ainsi se trouvent définis deux modes d'être ou deux types de pensée; l'un symétrique, continu et homogène correspondant à la pensée inconsciente, l'autre asymétrique, discontinu et hétérogène ayant donc les caractéristiques de la pensée consciente.

Notons d'emblée que Matte Blanco ne semble pas s'apercevoir que cette pensée en miroir et ses effets transactivistes ne s'obtiennent que chez un sujet momentanément ou durablement pris dans un mirage imaginaire, dont les effets à minima sont repérables dans le phénomène de *l'Unheimlich* freudien, phénomène qu'il qualifie de magique, terme qu'il se félicite d'avoir trouvé dans un texte de Jean-Paul Sartre, allié, pour ainsi dire, à celui d'infini. En voici une importante citation <sup>2</sup> :

Ce qui est constitutif de l'émotion c'est qu'elle saisit sur l'objet quelque chose qui la déborde infiniment. En effet il y a un mode de l'émotion. Toutes les émotions ont ceci de commun qu'elles font apparaître un même monde, cruel, terrible, morne, joyeux, etc., mais dans lequel le rapport des choses à la conscience est toujours et exclusivement magique. Il faut parler d'un monde de l'émotion comme on parle d'un monde du rêve ou des mondes de la folie. Un monde, c'est-à-dire des synthèses individuelles, entretenant entre elles des rapports et possédant des qualités. Or, toute qualité n'est conférée à un objet que par un passage à l'infini. Ce gris par exemple représente l'unité d'une infinité d'*Abschattungen* réelles et possibles dont certaines seront gris-vert, gris vu à une certaine lumière, noir, etc. Pareillement les qualités que l'émotion confère à l'objet et au monde, elle les leur confère *ad aeternum*. Certes si je saisis brusquement un objet comme horrible, je n'affirme pas explicitement qu'il sera horrible pour l'éternité. Mais la seule affirmation de l'horrible comme qualité substantielle de l'objet est déjà en elle-même un passage à l'infini.

Ce passage à l'infini, ce bain de flou de l'émotion que prend nécessairement l'objet, au sens où l'objet c'est, selon Brentano, ce qui centre le phénomène psychique, est une sorte de transposition, et à ce sujet Matte Blanco parle de fonction développante (*Unfolding Function*), qui extrait et qui sépare deux champs analogues à ceux de *l'Es* et le *Ich* freudiens auxquels il applique métaphoriquement la distinction qui, dans le domaine de la vision, permet de parler de vision périphérique et de vision maculaire. Rendre l'inconscient conscient, en tant que but initialement assigné à la cure par Freud, revient ici à tirer des séries finies à partir d'ensembles infinis.

Ce qui fait difficulté pour l'auteur c'est le mode de liaison prévalent dans chaque cas concret entre le *Ich* et le *Es*, point sur lequel il avance un modèle de répartition de type statistique dont la représentation intuitive serait celle du cylindre vertical, où les modes d'être conscient (*Ich*) et inconscient (*Es*) se répartiraient au sein d'un mélange (*mixture*) selon la densité des composants qui varierait de la surface à la profondeur. La cure fonctionnera par conséquent comme un dispositif séparateur dont on attendra des effets normativants, selon une politique naïve qui vise à l'extraction d'un plus de réalité qui viendrait à équilibrer l'excès de sentiment.

Notons la supériorité de sa méthode par rapport à d'autres- qui ont la même visée, psychothérapie oblige, mais qui restent très en deçà de la pensée de Matte Blanco du point de vue de leurs moyens, qui tiennent sinon du phlogistique du moins de la ventouse scarifiée dans leur propos de stimuler, d'éveiller dans le sujet quelque démon bien nécessaire.

Saluons l'effort fait par cet auteur chilien pour mener très progressivement son lecteur à une plus grande intelligibilité des modèles qu'il utilise tout au long de son volumineux ouvrage, parmi lesquels nous trouvons toute une panoplie d'algorithmes, de schémas, de formules, tant algébriques que topologiques, qui vont de la constitution de la paire ordonnée à l'analyse des diagrammes multidimensionnels susceptibles de rendre compte de la structure des fantasmes et des illusions auxquelles se trouve en proie le sujet.

Retenons ce passage à l'infini dont parle Sartre et dont Malte Blanco fait une loi, puisque, partant de l'exemple kleinien du bon objet, on peut en infinitiser le côté satisfaisant jusqu'au point de bascule où cet objet devient brusquement infiniment détestable, «ce dont peuvent rendre compte certaines fonctions qui présentent des discontinuités, des sauts: d'une valeur infiniment positive à une valeur infiniment négative». Pour l'auteur ce saut manifeste la propriété essentielle de l'inconscient qui est d'ignorer le zéro et donc la négation.

Parmi les exemples dont Matte Blanco illustre sa méthode, nous avons choisi le suivant, que l'auteur fait précéder d'une remarque qui montre que les propositions que produit un sujet doivent être envisagées dans le contexte du vécu du sujet faute de quoi la distinction entre mode de pensée symétrique et mode de pensée asymétrique risque de passer inaperçue :

« Lorsqu'un individu parle, écrit, s'exprime par gestes ou par toute autre voie, (ceci) peut être étudié de deux points de vue différents: 1° Comme produit, c'est-à-dire considéré indépendamment de son producteur, dans sa structure, dans sa signification, dans sa relation aux autres aspects de la réalité du monde qui sont extérieurs à l'individu qui a créé le produit en question; et aussi du point de vue de sa vérité objective, ou de sa fausseté et de son imprécision. 2° Comme une manifestation ou une indication de ce qui se passe dans l'individu au moment de sa production ou dans la période qui se situe aux alentours de ce moment. »

[En clair : les modalités énonciatives d'un sujet dépendent des conditions d'énonciation de son discours.]

Voici maintenant l'exemple à proprement parler :

« Quelqu'un dit : 'Il est douze heures à l'heure de Greenwich'. » Considérée comme produit nous pouvons affirmer que cette assertion a une structure hautement asymétrique, qu'elle présuppose le concept de temps ainsi qu'une ordination sérielle et une différenciation entre les éléments des séries. Nous allons la soumettre à une vérification objective et conclure que dans les circonstances dans lesquelles elle a été produite c'était une assertion vraie. Il était douze heures. Si nous la considérons d'un second point de vue nos constatations pourront largement varier d'un cas à l'autre. L'assertion, qui est elle-même structurée sur un mode hautement asymétrique, peut être l'indication dans le sujet qui l'a produite d'un état d'esprit hautement asymétrique, tandis que dans d'autres cas ça peut être l'indication d'un niveau plus profond de la relation symétrie-asymétrie. Dans le premier cas, par exemple, l'individu fait cette assertion dans le but de dire à son voisin que c'est l'heure du repas et qu'il va se lever et s'en aller. Dans le second cas, par exemple, l'individu peut être en train d'attendre la fin du monde pour les cinq minutes qui suivront midi et il compte anxieusement les minutes, si bien que cette assertion très simple et parfaitement asymétrique peut être, compte tenu du contexte, l'indication d'un niveau (de pensée) hautement symétrique. »

Nous dirons simplement que ce que cet exemple met en évidence c'est : qu'un simple magnétophone aurait du mal à faire la distinction pourtant essentielle entre les deux points de vue ainsi formulés.

L'exemple suivant a le mérite d'être formellement intéressant puisqu'il se présente sous la forme d'un syllogisme dont la fausseté cependant semble donner du fil à retordre à l'auteur, ceci, à notre avis, en raison de la sorte de surdité institutionnalisée dont est frappée son écoute :

Quelqu'un dit :

« Les fenêtres des prisons ont des barres. Les fenêtres de ma chambre ont des barres et mon pyjama aussi. Donc je suis en prison. »

Matte Blanco constate que du point de vue formel ces propositions sont parfaitement asymétriques. Mais :

«du second point de vue le raisonnement manifestement se conforme à une procédure bilogique qui est parfaitement valable dans cette logique mais pas dans la logique bivalente... Si la personne avait dit : — je vais déchirer mon pyjama afin de sortir de prison —, il y aurait eu lieu de constater l'existence d'un raisonnement symétrique qui fait équivaloir les rayures (*stripes*) du pyjama aux barreaux (*bars*) de la prison ».

Nous adhérons volontiers à l'idée d'une extension à l'infini de cette barre où le sujet est à même de se retrouver dans son identité de sujet barré (\$), tout comme l'homme aux loups retrouve partout dans son fantasme de quoi s'identifier à cette fente, à cette fenêtre qui est la marque de son propre déchirement. Nous osons simplement demander à Matte Blanco ce qu'il penserait de son exemple si nous ajoutions au contexte le fait qu'il s'agisse d'un malade hospitalisé dans quelque maison de santé soviétique, où la norme serait de porter des pyjamas parsemés d'étoiles (*stars*). A supposer que le malade (pas si fou) ait fait le rapprochement métonymique entre les étoiles (*stars*) et les rayures (*stripes*) et qu'il se considère placé sous le signe de la ba(g)nière étoilée, caractérisée comme chacun sait par ces *stars and stipes*, Matte Blanco estimerait-il hautement symétrique le fait pour le prisonnier de demander son rapatriement en tant que citoyen américain? Pour notre part le surgissement de la dimension politique dans l'exemple ainsi modifié est tout à fait indicatif de la subversion essentielle apportée par l'intervention du mot d'esprit, et donc du langage, au sein d'un système qui feint d'exclure ce type d'éventualité.

Voici un dernier exemple par lequel Matte Blanco illustre la notion d'ensemble extensif, essentielle à la compréhension du fonctionnement de son mathème: il choisit l'exemple clinique du jeune géologue qui entreprend de faire une monographie sur la région où il est né, et qui par la suite devient rapidement un spécialiste de la question, ce qui lui vaut, de surcroît, une certaine prééminence parmi les autres membres de sa famille. Sa démarche s'éclaire d'un fantasme survenu après coup dans lequel : «il s'imagine arrivant dans sa ville natale et se trouvant à une réception donnée en son honneur» (par la municipalité).

Par ce fantasme, nous dit Matte Blanco, le sujet cherche non seulement une relation avec sa propre mère (qu'il retrouve à cette occasion) au sens concret, mais aussi avec une mère symbolique: la province où il est né, qui n'est qu'une partie du pays auquel s'étendra cette relation d'amour. A supposer que la classe de mères puisse être représentée par un cercle, la province sera elle-même représentée par un cercle englobant le précédent et sera englobée par le cercle, du pays tout entier. Si nous caractérisons les relations du sujet à ces trois cercles par une demi-droite qui rencontrerait chacun parmi ces trois cercles, supposés concentriques, il est possible de dire que pour le sujet les trois points de rencontre sont équivalents puisqu'ils ont pour lui la même signification.

A supposer que le nombre de ces cercles puisse s'accroître à l'infini on peut dire qu'à tout point pris sur un de ces cercles correspondra une infinité de points situés chacun sur un cercle différent. Il reste à postuler que dans l'inconscient il n'y a pas de cercle privilégié.

Appliquant à ce modèle la notion d'objet partiel Matte Blanco fait remarquer qu'à côté du sein maternel (pris comme prototype d'une certaine classe d'objets) il convient de placer la série des seins réels que le sujet a pu dénombrer, ainsi que tous les substituts symboliques qui contribuent à remplir cet ensemble infini. C'est ainsi qu'un sein pris dans cette classe n'est qu'un élément qui représente la classe dont il est issu.

Ce point de vue nous paraît parfaitement utilisable à condition de considérer cet élément représentatif comme irrémédiablement perdu et donc incomptable, afin de permettre d'inaugurer la série de ses substituts dont la classe infinie devient ainsi signifiante. [cf; l'analogie ici frappante avec la théorisation de C. S. Peirce, qui ne confère à la connaissance de l'objet que des *Representamen*, à savoir des substituts].

Ces quelques références à l'ouvrage de Matte Blanco que nous venons de citer sont loin d'en épuiser la substance, très riche et très fertile en réflexions qu'il conviendrait de développer. Nous tenterons simplement dans ce qui suit de dégager à partir de cette notion essentielle de traduction, et de transposition, du symétrique à l'asymétrique, que promet sa fonction développante pour diversifier quelque peu l'usage du mathème de l'infinisation qu'il recèle, en pointant certains de ses aspects.

3°. On a souvent comparé la cure psychanalytique à un voyage et c'est l'occasion pour nous de reprendre l'adage qui veut que les voyages forment la jeunesse pour envisager ce que la nécessité de traduire un monde dans un autre, pour qui voyage, a de formateur. En effet, c'est le travail de transfert qui est, depuis Freud, ce que la cure tente de favoriser. Si l'énamoration de l'analysant portant sur la personne de son analyste est ce qui constitue généralement le fait de la résistance de transfert, le déplacement de cette énamoration permet à l'analyste de jouer dans ses interprétations sur la série d'au moins trois plans ainsi clivés : celui de l'énamoration actuelle du sujet, celui de l'énamoration latente vis-à-vis de l'analyste, et celui des énamorations passées dont il tentera de favoriser l'évocation.

Il est communément admis que ce qui domine le fait de la résistance c'est l'énamoration du sujet dite narcissique, en tant qu'elle porte sur sa propre image ou encore sur l'idée qu'il se forge de son identité, en tant que sur-valorisée. Ainsi un voyageur réel supportera mal son statut de voyageur parce qu'à chaque pas il est amené à noter des différences qui mettent en question l'idéologie du milieu dont il est issu. Celui qui va d'un pays de haut niveau de consommation sera pris de nausées dans un pays dans lequel une certaine « misère » trop apparente des « indigènes » mettra en cause son propre statut de privilégié et réciproquement : un sujet ressortissant d'un pays dit socialiste visitant un pays capitaliste n'osera pas poser trop de questions de peur que ne se pose celle du privilège dont il jouit, qui mettrait en jeu l'idéologie égalitaire de son pays d'origine. Mais le même problème se pose tous les jours simplement lorsqu'un non-spécialiste s'aventure dans un domaine qu'il connaît mal, tel le psychanalyste Matte Blanco projeté dans le champ de la mathématique. Nous ne pouvons dans ces conditions que louer le courage avec lequel il surmonte des difficultés, dont ce n'est pas trop dire que de remarquer qu'elles sont surtout institutionnelles.

Le thème du voyage est présent également dans nombre de contes dont le point de départ, et donc la cause, est toujours un dol, un dommage, un traumatisme initial dont la suite du conte n'est que la tentative de réparation. Cette exclusion initiale d'un signifiant se retrouve dans la cure, dont les péripéties (qui, dans leur foisonnement, peuvent donner l'impression d'un labyrinthe inextricable), ne sont que la répétition infinie d'une tentative restauratrice, dans laquelle, faute que l'analyste n'y entende mot, le sujet peut, dans un raptus suicidaire, mimant ce traumatisme initial, venir à la place de ce qui a été rejeté.

Le mathème de l'infinisisation rend compte du mouvement qui s'engendre de l'exclusion d'un signifiant (ça peut être un mot, une phrase ou même tout un discours, qui ne peut venir à l'être dans une parole pleine, où le geste n'est que ce raccourci que nécessite la hâte, généralement due aux mauvaises conditions dans lesquelles se déroule la cure).

Ce mathème est ce qui doit rendre compte de cette erre en quoi consiste le voyage, de cette traduction qui mesure l'entre-je, l'écart de l'incommensurable qu'introduit le passage d'un code à un autre. Cette traduction n'est possible qu'à l'aide d'une pierre de rosette, d'un trait unaire, dont la production obère d'un non-sens le sens de ce qui est à traduire.

La dette dont l'erre du sujet s'ob-erre se trouve inscrite dans l'image composite qui est la formation que Freud rencontre sur le plan du rêve, et qui nous fournit ainsi la mesure, l'unité du vecteur angulaire dira Lacan, qui détermine la position du sujet par rapport à la chaîne signifiante. Si le sexe est ce qui ne passe pas la barrière du transfert, s'il n'est pas représentable, alors il y a analyse; et dans ce cas on peut dire qu'il n'y a pas d'analyse sans sexe ni fracas. L'analyse, en tant que symptôme de l'entrée en jeu de la castration et de l'Infini, rencontre sa limite lorsque surgit un trait unaire particulier qui prétend opérer une traduction sans perte.

Ce nouvel opérateur, l'Unien, c'est ce que met en scène le tableau célèbre de Léonard de Vinci «Sainte Anne et les deux autres», où Freud le repère sous la forme de ce «*nibio*», de ce milan, de cet oiseau bi-caudé qui noue et qui supporte deux codes, les deux personnages de Sainte Anne et de la Vierge Marie. Ce que cet Unien apparemment restaure c'est l'homogénéité de l'Autre, dont les ensembles constituants ouverts se trouvent complétés de leurs limites. A cet Autre non-barre, identifié à l'Un du mono-caudisme de son discours, correspond le code fermé de la psychose, où règne la grâce, qui rend toute traduction superflue dans la transparence retrouvée des âmes. Ce que cette représentation met en jeu, c'est le fait que Sainte Anne l'a (le tri phallus de ses trois maris) sur fond qu'elle ne l'a pas (il est caché). Belle occasion en vérité pour Matte Blanco de s'enquérir de la proposition dont celle-ci est la converse. Ce que célèbre l'unité retrouvée dans ce tableau, c'est aussi ce que dément la bi-caudalité de l'oiseau que trahit le fracas de l'Autre, traversé par le vacarme des codes, que vous avez pu ressentir jusqu'au malaise les jours d'orage, lorsque la représentation se déchire et que le ciel se révolte. Célébration d'une sérénité retrouvée au prix d'un vacarme à venir, mais momentanément repoussé, de toutes ces machines de guerre qui choient de la main de l'artiste, libérée un instant pour une écriture mortelle.

L'Infini, l'Un : tel est le motif qui scelle deux termes destinés à s'exclure mutuellement et dont s'engendre l'erre, le nomadisme monadique, qui se répète jusqu'à sa rencontre avec le nom de celui qui n'a pas de visage, pour les avoir tous eus.

4°. Le pas que Matte Blanco hésite à franchir, et il y a de quoi, c'est celui qui lui livrerait le passage de cette permutation qu'est en fait sa relation symétrique vers l'infinie variété des permutations possibles des ensembles infinis, dont le recensement nécessite le recours à un crible, au crible de l'usinage, d'où sortent les ensembles analytiques. Ce pas n'est pas rien, ce qui permet de passer des ensembles linéaires aux ensembles plans, et qui dans son développement nous fournit le chiffre du sujet, pris sur l'intervalle 0-I. D'où devient possible la mise en correspondance du chiffre avec le nom.

Entre le chiffre où prend rang le sujet et le trait, le nombre ordinal qui sert à le marquer, il n'y a de fait d'autre différence que celle de l'objet à son propre nom. Ce crible de l'usage est le tour de main, ou plutôt le coup de ciseau qui donne son style à l'analyste. S'en emparer à pour effet de révolutionner la pratique analytique et c'est ce pas que l'institution de l'Internationale Psychanalytique a pour mission d'interdire.

Il est, en effet, des objets qui sont des sauts, ou encore des failles, que l'imaginaire tend à combler par une accumulation infinie d'obstacles répétés.

C'est par la pratique de la coupure, (ce que l'on appelle son intervention), que l'analyste viendra raviver les bords de la faille, dont il conviendra de repartir comme d'une terre ferme après la chute des formations idéales qui y fleurissent. Qu'il y fleurisse muscade, ou qu'il y fleurisse l'oseille, c'est là qu'il y a lieu de faire passer le tranchant de l'interprétation, de donner le signal de démarrage, le coup de manie-vel, disait un de mes élèves, qui risque de produire l'étincelle, de fournir l'*impetus* qui permettra de recentrer le processus analytique.

En ce sens, il est des abstentions qui du côté de l'analyste valent égarement. Ce n'est pas en croyant avoir affaire à une pensée magique, ou à un mode d'être symétrique que l'analyste s'y retrouvera. Écoutons un instant Sartre nous parler d'une malade de Janet :

«La psychasthénique qui prend une crise par ce 'qu'elle ne veut pas faire sa confession...' (a) une conduite négative qui vise à nier l'urgence de certains problèmes et à les remplacer par d'autres... [c'est donc une per-mutation]... La malade veut 'émouvoir' Janet. Cela signifie qu'elle veut remplacer 'l'attitude d'attente' qu'il prend par une attitude 'd'empressement affectueux'. En même temps en se «mettant dans un état tel que la confession serait 'impossible' elle rejette l'acte à faire hors de sa portée. A présent tant qu'elle sera secouée de 'larmes et de hoquets', toute possibilité de parler lui est ôtée. Ici donc la potentialité n'est pas supprimée, la confession demeure à faire, elle ne peut plus vouloir la faire, mais seulement souhaiter la faire un Jour. Ainsi la malade s'est-elle délivrée d'un sentiment pénible, à savoir que l'acte était en son pouvoir, qu'elle était libre de le faire ou non. La crise émotionnelle est ici l'abandon de la responsabilité. »

Que se passe-t-il donc pour que la patiente en vienne à laisser à Janet le soin de résoudre le *vel*, le soin de décider à sa place? Ce que l'attente de Janet cache c'est la manifestation de son désir. Ce que la malade attend c'est cette manifestation elle-même. Là-dessus l'objet-crise surgit qui met en scène le désir empêché de Janet de venir exercer, sur ce corps qui lui est offert sur ce lit d'hôpital, les pratiques de l'art médical, puisqu'on se situe dans un contexte médical. C'est bien parce que Janet, au lieu d'exercer l'art médical, vient occuper la place de l'analyste, c'est bien parce qu'il y a changement de position épistémologique, du moins apparemment, et donc changement de logique, de la règle de jeu et tricherie de la part de Janet, que le malade résiste pour feindre d'imposer un changement inverse : (je ne parle pas de ma crise, la crise parle à ma place).

Attardons-nous un instant sur ce qui motive l'ambiguïté de la position de Janet qui transparait pourtant clairement dans ses attendus théoriques puisque, selon lui, là où il y a intention il y a croyance. Notre question devient alors : Est-ce que la malade résiste parce que Janet y croit trop (à sa méthode qui n'est que la pâle réplique de celle de Freud), ou parce qu'il n'y croit pas assez? Nous n'irons pas jusqu'à opposer à Pierre Janet que sa croyance dans l'investigation psychologique soit «pithiatique», surtout s'il s'avère qu'elle est plus «réfléchie» qu'il n'y paraît. Mais nous mettrons son attente en parallèle avec ce qu'il en dit, même s'il s'agit en l'occurrence de l'attente de l'animal :

« L'attente débute au stade perceptif par les conduites de l'animal qui guette une proie » qui sait faire le muet. Elle consiste à éveiller une tendance à propos d'une première stimulation, à la maintenir en érection sans la laisser activer plus loin et à ne terminer l'activation par la consommation qu'à l'occasion d'une seconde stimulation. »

Cette conduite suspensive de l'animal humain au pied du lit d'un autre animal malade en dit long sur l'intention sous-jacente à cette suspension. A la question de Lacan: « pourquoi Janet n'est-il pas Freud? » la réponse est toute trouvée: c'est en raison de sa surdité envers ses propres dires. Mais pour en venir à cette attente il n'est pas exclu que demain elle devienne l'articulation maîtresse de quelque dispositif destiné à rendre compte du fonctionnement des pulsions dans la cure.

En tout cas, là où Janet nous prouve qu'il saisit quelque chose de la complexité des interactions entre pensée symétrique et asymétrique et de la sorte de « mixture » qui en résulte, comme s'exprime Matte Blanco, c'est lorsqu'il cite Lévy-Brühl dans son livre sur la *Mentalité primitive* :

« ... il y a mélange entre l'enfant né et à naître, son père, sa mère ou tous les deux... les actes du père se mêlent à ceux de la mère ou à ceux de l'enfant... le Bororo prend lui-même les médicaments quand l'enfant est malade et l'on connaît les pratiques singulières de la couvade. »

Je laisse ici le soin à mes lecteurs de décider si pour comprendre la psychanalyse il vaut mieux (lire) Lyotard que Janet. Par contre, Matte Blanco avec sa fonction développante assigne parfaitement à l'analyste le tracé que doit suivre la cure pour que soit réalisée la distinction entre les différents types d'ordre qui correspondent à des codes différents, et assigne à l'analysant la tâche d'exprimer sous forme de propositions asymétriques le maximum de ce qui est exprimable, laissant à l'indicible, à l'insensé, au non-dit, la soupape de sûreté, la voie de l'affect, la filière de la pensée symétrique. Ce n'est là rien d'autre que la condition de l'intelligibilité du discours tenu sur le divan mais il lui reste tout à apprendre sur les façons d'utiliser des types d'ordination autres, frappés par l'interdit jeté au nom de la monocaüdilité de la langue, pour faire éclater la parole vers ces père-mutations susceptibles de faire osciller le monde sur ses bases.

Le bilinguisme rend fou, paraît-il selon certaines statistiques, de même que la pratique de la psychanalyse ou celle des mathématiques. Mais si la multidimensionnalité des codes du langage est le dernier refuge de l'humain, alors, tel est fol qui enferme sa parole dans une langue morte, même si c'est là l'acte ultime par lequel il cherche à se faire entendre. Avis à ceux, sémioticiens ou pas, que hante le démon de la mono-caüdilité et du racisme de la langue parfaite ou de l'acte pur, c'est-à-dire de l'ineffable.

## Notes

1. Matte Blanco: *The Unconscious as Infinity Sets*; 1975. Duckworth.
2. Jean-Paul Sartre : *Esquisse d'une théorie des émotions*; 1965, Hermann.
3. Pierre Janet: *De l'angoisse à l'extase*; 1975, C.N.R.S. Paris.